

Je te promets,
je reviendrai
te raconter

Daclinat Geneviève
Tanilcad Eveiveneg

Geneviève Daclinat
Eveiveneg Tanilcad

Je te promets, je reviendrai te raconter

© Geneviève Daclinat, Eveiveneg Tanilcad, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1786-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I

LA CONSCIENCE DE LA MORT

Novembre 2020. Le Covid-19 fait naître la frayeur en nous. La mort devient une réalité pour tous. Tout est devenu plus sérieux, comme si la conscience s'était soudain éveillée. Les formes, les couleurs, tout est perçu avec plus de lucidité. Subitement, chacun devient responsable de sa propre survie.

La mort apparaît alors comme quelque chose d'inhabituel et d'effrayant, dans une vie pourtant précieuse. L'inattendu s'impose à tous et oblige à comprendre ce qui se passe autour de nous. Le monde découvre une inconnue qu'il doit apprivoiser malgré lui.

Dans ce contexte, la vie d'avant devient soudain plus précieuse. Chaque instant prend de la valeur, et le quotidien est redécouvert avec intensité. Le virus, imprévisible et envahissant, rappelle constamment la fragilité de l'existence.

Dans cette période, l'auteur traverse également des épreuves personnelles : la mort de sa mère, Agatha, puis la maladie grave de sa fille. Le cancer. Ces événements bouleversent profondément son équilibre émotionnel.

Elle ressent une douleur intense, comme si une partie d'elle-même disparaissait à chaque perte. Le deuil devient une expérience intérieure permanente, mêlée à une obligation de continuer à vivre malgré tout.

Le texte montre ainsi que la vie est à la fois fragilité et force. Elle est traversée par la souffrance, mais aussi par une prise de conscience : celle de la valeur de chaque instant et de la nécessité de vivre pleinement.

Comment ignorer l'inconnu, à la fois présent et abstrait, que l'on cherche pourtant à fuir ?

Parfois, on croit pouvoir l'oublier en l'ignorant. On choisit la facilité, car l'être humain aime la facilité.

Le Covid-19 s'est imposé avec fracas.

Il était impossible de l'ignorer.

Il n'y a rien de pire que de savoir quand quelque chose commence sans jamais savoir quand cela finit — et quand cela finit, c'est la fin. Et quelle fin ? Une fin qui résonne comme un glas, ou qui ne laisse rien derrière elle, sinon la mort. Le Covid, c'est aussi cela : une menace pour toutes les générations.

Nous restons dans l'incertitude, sans savoir ce qui viendra ensuite, parfois parce que nous n'avons pas vraiment envie de le savoir.

Un peu par peur, un peu par faiblesse.

Oui, nous sommes parfois lâches, même si nous refusons de l'admettre.

Nous voulons rester positifs, nous devons l'être. Et nous continuons à vivre dans cette forme d'ignorance choisie, car elle est plus supportable. IL est parfois plus facile d'avancer ainsi, uniquement pour continuer à se sentir mieux.

J'avoue que je voulais vraiment faire comme tout le monde, mais à force d'y penser, je me suis davantage frustrée qu'autre chose. C'est terrible, la frustration.

Et puis, tant pis : il vaut mieux vivre dans l'ignorance totale.

Je ne sais pas si j'essayais de la rassurer ou de me rassurer moi-même.

En un instant, mon esprit déviait toute logique. J'évitais de perdre la face ; c'était devenu une lutte pour garder mon calme et ne pas laisser paraître ma tristesse, tout en comblant le vide qui s'était installé.

Je lui dis alors :

— Tu ne l'as même pas connu, ce papi dont tu parles. Tu ne peux pas le voir en rêve, ce n'est pas possible de reconnaître quelqu'un qu'on n'a jamais vu.

J'insistais sur ce qui me semblait possible, et sur ce qui me paraissait impossible pour elle.

Comme pour se contredire elle-même et me donner raison, elle répondit :

— J'ai dû halluciner... oui, c'est ça.

Au fond, je suis sûre que j'essayais surtout de me rassurer pour la protéger, et qu'à son tour, elle faisait de même.

Dans mon état, à la fois perplexe et convaincue, je ne voulais pas qu'elle s'en rende compte. Alors je masquais mes émotions, jusqu'à changer mon attitude tout entière.

Parfois, l'amour exige une certaine forme d'obligation. On est poussé à agir contre sa nature, à déjouer le naturel.

Une autre façon de dire tout bas : « Je t'aime, et tu as tous les droits. » ou « bien tu as tous les droits parce que je t'aime » En présence d'une personne qui souffre, on se sent en mode délicatesse « on fait du surplace, on piétine, puis on pèse les mots » Car les mots perdent toute leur légèreté.

Oui, parce que l'amour donne et permet beaucoup de choses. On se permet alors de faire ce que l'on croit être le mieux, par amour.

Sauf qu'elle m'observait.

Malgré sa souffrance, son regard ne laissait rien lui échapper.

Elle reprit avec insistance ce que je croyais pourtant clos :

— Si, si, insista-t-elle. Tu dois me croire.

Je pensais que le sujet était terminé. À tel point que j'avais même oublié de quoi nous parlions. J'avais hâte de sortir du chemin que j'avais moi-même tracé et dans lequel je me perdais.

Mais pour elle, rien n'était clos ; elle avançait à peine dans ce sentier.

J'essayais par tous les moyens de dévier et de changer de sujet. Mais j'ai compris que c'était peine perdue. Je finis par lui laisser le dernier mot.

À un malade, il faut toujours laisser le dernier mot.

Enfin, bref, conclut-elle, puis elle me demanda de continuer à lui raconter la suite :

— Je veux que tu continues à me raconter la suite.

Elle trouvait cela très intéressant et ne voulait pas en perdre une miette. Son rêve, ou ce qu'elle avait fini par interpréter comme une hallucination pour me rassurer m'avait quelque peu refroidie. Mais elle n'en démordait pas.

Pendant la veillée, ce jour-là, un autre parlait d'un certain Marius, un homme d'une soixantaine d'années, fort et vigoureux.

IL était parti vivre en ville après s'être fait une mauvaise réputation auprès des gens du village.

Il était propriétaire d'un petit cabanon à Tartane, et d'autres biens ; que certains considéraient comme mal acquis. IL disait que les gens étaient jaloux de lui ; et que tout était bon pour le ternir ; et pour d'autres, il était un homme prestigieux, et méritait le respect.

C'est aussi cela, la veillée ; cela en fait partie. Des gens qui profitent de ces moments pour s'adonner à de petits commérages qu'ils ne jugent pas méchants, comme s'ils cherchaient simplement à neutraliser les tristesses.

On profite aussi sans vergogne pour parler de la vie d'autrui pendant une veillée : c'est un rituel.

Ils n'ont rien trouvé de mieux que de parler de lui et de son petit cabanon, dans lequel s'était installé un sans domicile fixe, sans son accord.

Celui-ci avait pris possession des lieux sans y être invité. Ce qu'il ne cautionna pas. IL avait fait justice lui-même en le chassant maladroitement, mais

avait reçu la désapprobation de tous. Finalement, il avait fini par fuir et s'installer en ville.

Il l'avait aussi chassé parce que cet homme avait été irrespectueux envers Monica, une autre amie qu'il avait accueillie auparavant. Ce que les autres ignoraient.

Lui aussi aimait venir en aide. Ce même homme que Gus avait ensuite hébergé à son tour.

Parfois, les gens ne sont pas forcément méchants ; ils peuvent agir par instinct ou par expérience. Il ne voulait pas revivre ce qu'il avait déjà vécu, ce qui le distinguait de Gus.

Avec cette faculté d'effacer le passé pour préserver la bonté de son cœur intacte, Gus considérait que l'on a soit bon cœur, soit on ne l'a pas.

IL avait été perçu comme un bon citoyen et un homme bon.

C'est une chance d'être aimé et adopté par tous. Mais pour atteindre cette place, ce privilège d'être placé sur un piédestal, il faut déjà avoir tout mis en œuvre pour cela. Et ce n'est pas le travail d'une journée.

Au fil des années, il s'était employé à être assidu pour obtenir cette place de choix, qui n'est pas donnée à tous les bons vivants.

Car tenter de basculer vers le contraire du bien peut parfois être plus fort, au point de faire croire que cela reste humain.

Gus était un homme qui avait acquis le respect de tous. Tous tenaient le flambeau des bons souvenirs qu'ils gardaient de lui.

Seulement, quand quelqu'un n'est plus là, on ne retient souvent que le bien de l'absent, comme si penser positivement pouvait faire revenir celui qui n'est plus.

Du gars exceptionnel qu'il était, il passait à celui qui était critiqué simplement parce qu'il était encore vivant : les morts ont souvent plus de respect. Ils le méritent.

Bien que le propriétaire ait trouvé ce comportement très audacieux, il n'avait pas hésité à le chasser à grands coups de pelle.

Et aux yeux de tous, c'était lui le méchant.

Se faire prendre en flagrant délit, sans y avoir été invité, et le chasser ainsi avait fini par faire de lui une victime. Les rôles étaient inversés dans l'esprit de ceux pressés de juger. La nature humaine.

Tous les prétextes étaient bons pour celui qui le chassait. Depuis qu'il avait manqué de respect à Monica, on n'a jamais vraiment su quel intérêt il lui portait.

On qualifiait Monica de fille facile. Elle était détestée par presque toutes les femmes du coin et davantage appréciée par les hommes.

Il faut dire qu'elle était très belle ; tous étaient aux aguets, troublés par le charme qu'elle dégageait.

Les femmes refusaient de la décrire, tandis que les hommes parlaient de ses formes et de son sourire.

Entre eux, elle était un sujet de discussion pendant de longues heures, ce qui agaçaient fortement les femmes jalouses.

On apprit des années plus tard que Monica et lui avaient eu une liaison. Oui, ils avaient été amoureux.

Gus n'avait pas trouvé le comportement du propriétaire acceptable, ni digne d'un homme pourtant aisé.